



VIDOURLADE

Guy MASAVI



Vidourlade

Guy MASAVI

Oeuvre publiée sous licence Licence Art Libre (LAL 1.3)

En lecture libre sur Atramenta.net

Max

Il glisse lourdement, poisseux et gorgé d’algues vertes ; l’été infini s’étire et grille ses rives, fissure la croûte de boue enrobant ses galets. La vase profite de la sécheresse et asphyxie avec les algues, la flotte tiède qui s’écoule des retenues. Il pue, se dessèche embrumé de nuées de moustiques. Les cigales accompagnent le murmure du filet d’eau qui s’insinue dans les canaux des vieux moulins le balisant. Un tunnel de verdure le protège en vain de la chaleur ; le soleil plombe sa voûte feuillue ; dans les turbulences de l’air brûlant de midi, les saules frissonnent à peine. Un héron s’arrache de la cime d’un arbre, un crapaud immobile attend. Le temps s’écoule, râpeux, sec et minéral. L’eau n’est pas à la fête, ce mois d’août sur les bords du Vidourle.

Du moulin de Lecque au pont de Boisseron, de l’arche du pont romain au pont de Lunel, et au-delà, le fleuve patauge au fond d’un lit pisseux, balourd entre ses digues démesurées.

Max a élu domicile sous le manteau de l’autoroute qui franchit, ce qui devient, en été, presque un ruisseau. Entre des piliers en béton et un mur tagué, où de sinuées arabesques colorées et géantes en forme d’écriture mystérieuse s’étalent sur quelques mètres carrés, il y

a la tête de son lit .

Le matelas en carton, la pile de fringues qui le borde, voilà son bien, son confort. Bien sûr, il y a le tonnerre répété des voitures et des poids lourds, qui franchissent par million ce guet invisible, insoupçonnable, mais ce lieu ombragé est un havre de fraîcheur aux heures chaudes de l'été qui s'achève. Les piliers tremblent sous le frottement des pneus sur le bitume. Un klaxon trace l'espace, par moment, d'un point A vers un point B infini qui allonge le son C à la vitesse d'un camion ; un autre coup de clairon répond soudain en s'étirant dans un hurlement lointain. Le temps, l'espace et la vie se définissent comme un problème de math : le bruit, les vibrations et la vitesse des véhicules sont proportionnels à la puissance du moteur des berlines des riches ou des poids lourds pleins de marchandises, sachant que Max dort seul dans la poussière, avec un quignon de pain et un litron de vin dans le bide.

Les paradoxes de l'époque se contractent là, sur ce coin de garrigue que déchire depuis déjà longtemps une autoroute. Sur l'asphalte, six voies linéaires voient s'entrecroiser, à vive allure, l'Europe du travail. Son produit en flux tendu fend l'air à coup de remorques bourrées, ou dort pare-chocs contre pare-chocs, au péage voisin, un jour de grand départ en vacance. L'Europe du luxe étale ses chevaux moteurs sous un capot de Jaguar ; l'Europe de la misère se condense sous cet ouvrage en béton et dort sur un carton sale.

À quelques pas de là se dresse une arche de pierre. Ce sont les restes d'un vieux pont romain qui franchissait aussi le Vidourle, il y a plus de 2000 ans. La via Domitia sillonnait le Languedoc en portant sur ses pavés le monde romain. Est-ce que les ruines de l'autoroute auront, dans quelques millénaires, la même poésie que cette arche grise aux blocs de pierre mouchetés de mousse sèche et de lichen blanc ? Elle se reflète dans l'eau presque stagnante et verdâtre du fleuve endormi.

Max trouve plaisant de penser que l'absurdité des hommes finit toujours en décombres, que leurs ouvrages comme leurs cultes finissent toujours en ruines pittoresques, ou en récits folkloriques. Les bibles, Corans et autres crucifix paraîtront dans dix mille ans

aussi curieux que la religion égyptienne et ses effigies animalières. Que seront les dieux de notre descendance ? Quelles nouvelles couleuvres avaleront les hommes pour se persuader qu'ils sont immortels et moins cons que leurs voisins plus ou moins mats de peau ?

Si ce cloedo de quarante ans se permet de penser cela, c'est que son horizon ne s'arrête pas au tas de couvertures et de fringues qui borde sa couche tous les soirs. Il est singulier comme tous les êtres qui peuplent la planète, il ne peut donc pas penser comme un autre SDF. Il a les cheveux longs et sales, la barbe drue et déjà grisonnante, le visage buriné et les yeux rouges de celui qui boit et dort peu. Il traîne un vieux Lewis blanc devenu couleur crème, lacéré de taches et de déchirures, un tee-shirt jaunâtre, et une paire de vieux joggings dont l'un est aéré au-dessus du gros orteil, vieux souvenir du panaris de l'été dernier. En cinq ans de rue sa peau est grenée des cicatrices de plein d'autres vieux souvenirs, là un furoncle, là un eczéma sur infecté, là une plaie de couteau qui a mis très longtemps à guérir. Tous ces petits maux le harcèlent et l'occupent pendant les longues heures de solitude. Ils sont les témoins qu'il existe : ça gratte, ça fait mal donc je suis.

Pour être supportable, un clochard se doit d'être singulier, se doit d'avoir un parcours particulier qui l'a mené là où il est. C'est bien ! L'on peut penser ainsi qu'il mérite son sort ou qu'il n'a pas eu de chance. On donne plus facilement à ceux qui ont la poisse parce qu'elle n'épargne personne.

Si l'on se dit que cette épave asociale en est là parce que ses parents vivaient déjà en état de précarité, qu'elle a perdu un parent très jeune et que son parcourt était, ainsi, déjà tracé à sa naissance par une société qui ne se donne pas les moyens d'endiguer la spirale de la pauvreté ; alors quelque part l'on se sent responsable.

Somme toute, un SDF, c'est rassurant, car il incarne une pauvreté facilement identifiable et proportionnellement infime par rapport à la masse de ceux qui dorment sous un toit. C'est oublier que la pauvreté ne se mesure pas aux guenilles, mais dans l'écart entre les plus riches et les plus pauvres, et cet écart ne cesse de croître en France comme

ailleurs sur la planète.

Max est donc un clochard exemplaire. Dans le village proche où, au fil des étés, il est devenu le mendiant de service, les gens lui prêtent un savoir mystérieux. Ragots ? Ou le fantasme du bon clodo que les hasards de la vie ont conduit dans le ruisseau. Il est bien de penser que cet être en marge fut un jour rangé et bien pensant comme nous ; que son cerveau n'est pas encore bouffé par l'alcool et les maladies et que se cachent, derrière cette façade crasseuse, une bonté et une intelligence hors du commun.

Quelques cyclistes en VTT, égarés, viennent parfois se fourvoyer sous le pont, croyant longer le Vidourle, mais le chemin se perd plus loin dans les ronces, et dans un sentier de limon poisseux qui s'interrompt soudainement dans la cassure d'une berge. Quand ils aperçoivent Max, ils détournent presque tous la tête ou le regard ; leur vélo décrit un large arc de cercle, plus par crainte que par désir de ne pas déranger, et rares sont ceux qui le saluent.

À quelques centaines de mètres de l'autoroute sur la rive gauche du fleuve et un peu en amont du pont romain se trouve le petit site archéologique d'Ambrosum ; un village antique aux abords de la via Domitia dont les murs arasés par le temps découpent géométriquement les alluvions déposées depuis 2000 ans. Tout l'été, des équipes d'archéologues raclent méthodiquement le sol à l'affût du moindre indice du passé. De leurs tranchées bordées de murs millénaires, ils voient le défilé hurlant des voitures sur l'autoroute. Max, certains petits matins plus calmes quand le vent vient du Sud, peut entendre de son campement de fortune, leurs coups de pelle et de pioche. Il lui arrive de leur donner un coup de main et il est toujours le bien venu, car au fil de ses visites, le responsable des fouilles a perçu dans les gestes et les rares réflexions du clodo, une pertinence qui trahit un savoir. Il manie le racloir comme le pinceau, avec beaucoup de minutie, il ne se trompe que rarement sur la nature des objets dénichés.

Les villageois voisins, au fil des étés, l'ont surnommé Indiana Jones.

Septembre venu, tout ce petit monde de chercheurs décalés s'en

va. Max reste seul quelques semaines encore à gratter quelques coins du site. Quand les premiers froids surviennent, il disparaît jusqu'au printemps suivant ; il en est ainsi depuis cinq ans.

La promesse

C'est une fin août ordinaire, où la terre chauffée à blanc depuis deux mois restitue, le soir venu, et toujours plus tôt, une chaleur moite. Le fleuve se résume en un cours d'eau mal odorant.

Le dos appuyé sur l'un des piliers gris du pont, Florence pleure. Un pleur clastique, libératoire, un pleur trop contenu, qui explose soudain, se déverse en vagues de sanglots.

On croise tous les jours des couples de sexagénaires réjouis, promenant leurs petits enfants. Il y a des périodes de sa vie où l'on trouve ce tableau indécent parce que l'on pense que cela n'arrivera jamais. Ces jeunes retraités au bonheur triomphant à la santé insultante ont croisé une femme triste. Elle a perdu une amie chère qui avait quarante ans, elle sait que son mari va partir, et qu'elle a probablement elle-même un cancer du sein. Elle a quarante-cinq ans, elle ne verra peut-être pas ses petits enfants grandir, sa mère est morte du même mal il y a dix ans, son père a sombré dans la dépression. La vie c'est aussi cela.

Dans la poussière sous ce petit viaduc en béton armé et à l'abri du soleil de midi d'une fin août étouffante, les misères se côtoient, misère morale et physique, misère sociale, l'une arrache des larmes, l'autre est muette.

À trois mètres de Florence, accroupi comme elle, Max l'observe. Il connaît la distance qu'il ne doit pas franchir pour ne pas effarer, pour rester rassurant et communiquer. Elle ne l'a pas remarquée encore, perdue dans son désespoir ; pourtant, elle sait qu'il est là, elle n'est pas venue là par hasard, inconsciemment elle cherche un

témoin de sa détresse. Elle attend une présence qui l'écoute sans la plaindre. Un témoin qu'elle ne peut pas rendre plus malheureux qu'il soit, même en entendant ses pleurs.

Un matin de mai, Florence fait une promenade avec sa classe de CM1, près des fouilles du village gallo-romain, les enfants reconnaissent bien vite la silhouette familière d'Indiana Jones, l'homme étrange qui traîne ses pieds dans les rues du village de Villetelle et gratte souvent le sol près de la rivière ou déambule sur les remparts de pierres qui bordent les vestiges de l'antique voie pavée. Très vite les enfants entourent le mystérieux bonhomme aux longs cheveux sales retenus en arrière par un chiffon. Pour eux il n'est pas un clochard, mais une espèce de mage ou de sage qui connaît les secrets des vieilles pierres. De coutume, il parle peu, mais soudain porté par la ferveur et l'attention des enfants, lui, si économe en mots et en gestes, se met à conter l'histoire d'Ambrosum tout en arpantant les fouilles, où chaque caillou, chaque muret a une histoire. L'institutrice suit la visite, muette d'admiration devant l'érudition de ce guide inattendu. Ainsi fait-elle la connaissance de Max ; elle apprendra, plus tard, de la bouche des enfants, qu'il vit sous les piliers de l'autoroute. Leurs regards se croiseront furtivement. Il a appris à baisser les yeux pour ne pas supporter le mépris ou la compassion des autres. Quand ils se séparent en fin de matinée et que les enfants sentent la sortie comme les chevaux leur écurie, Florence lui tend la main. Max saisit dans ses doigts crasseux plus qu'une main douce, c'est un symbole, une reconnaissance, qu'il effleure ; il la regarde dans les yeux pour la première fois et surprend en un instant le bleu de son iris, la mélancolie du sourire, la bonté de son âme.

Ainsi donc sur les bords d'une rivière paisible où confluent les eaux des quelques bassins soulignant les versants sud des Cévennes, une femme dans le désarroi et un clochard hirsute se font face. Elle répand un flot de larmes et de sanglots que le cœur de Max accueille comme le delta d'un fleuve tumultueux. Il devient le confident muet, d'une détresse brutale et cruelle que lui seul, du fond de son long chemin de misère peut entendre. Quand elle remarque la présence du

clochard, elle n'en est pas troublée, elle s'accroche alors aux yeux rougis de son hirsute témoin, comme à une épave flottante après un naufrage.

Pendant quelques jours, elle retournera auprès de son singulier confident, elle se blottira dans la bulle de son écoute muette.

Un jour Max la serre dans ses bras, à cet instant il n'y a plus, pour elle, de guenilles, de mains sales et de cheveux poisseux, mais un immense cœur que lui seul peut lui offrir. Il murmure :

— Si vous me faites la promesse de vous battre et de vivre, j'en ferai de même et l'année prochaine nos chemins se croiseront dans le bonheur, j'en fais le serment.

Il lui baise les mains, Florence essuie ses larmes.

Chiche !

Vidourlade

Le calcaire blanc, l'argile cuite des sentiers, la poussière pulvérisée des chemins, l'herbe jaune et cassée, les effluves de feu de pinède, le ciel blanchâtre ou encombré de cumulus, c'est ainsi que la sécheresse exhibe son triomphe sans gloire en ce début septembre.

Mais un matin, l'horizon se barre au sud d'un mur gris et noir irisé à son pied de traînées blafardes. La foudre frappe, là les montagnes de la Fage, là le sommet du pic Saint Loup, là le mont Bouquet, plus loin les collines du Couthas, puis celle du bois de Paris. Des milliers d'impacts criblent les collines et les vallées du Gard.

Une goutte d'eau isolée, tombée du ciel, n'a que peu de chance de voir la mer sitôt touché le sol, elle éclate en gerbe avant que la terre ne la dévore. Pourtant, ce jour, quelques nappes se forment ça et là sur les hauteurs, ne laissant pas au sol calciné le temps de les boire. Un tapis étanche d'argile et de pierres mêlées laisse confluer les flaques qui vont glisser sur les pentes et s'insinuer dans l'assise rocheuse d'un angulaire ruisseau de garrigues dévalant les escarpements, épousant chaque sinuosité du terrain, emportant sur son passage, des aiguilles de pin ou les feuilles desséchées des chênes kermes. Bientôt ce sera des brindilles, puis des branches formant de petits barrages qui lâcheront soudain pour en rejoindre un autre, plus gros, et ainsi de suite jusqu'à la plaine. Dans les bassins limoneux qui encadrent Nîmes et Sommières : Gardonnenque, Vaunage, Vistrenque, là au milieu des vignes, il y a des cours d'eau, à sec l'essentiel de l'année. Ils s'appellent : Vistre, Rhony.... Ils sont des dizaines qui s'étirent des garrigues aux vignes.

En plaine, ils vont se gonfler d'abord lentement, en respectant leur lit, puis l'oublieront en envahissant peu à peu les terres et les routes qui les bordent. Plus en amont, au pied des collines ou dans les combes, ils enflent démesurément et arrachent tout sur leur passage, troncs, murs, routes et ponts. C'est un raz de marée d'eau douce et boueuse qui dévale sans épargner le moindre vallon du département.

Un nuage noir presque immobile se zèbre de milliers d'éclairs, de flashes claquant ça et là, accompagné de rafale projetant des cordes de pluie, glaciale et cinglante. Chacune des explosions ne laisse à peine le temps au roulement de tambour en écho de se propager. La pluie ne fait pas des claquettes, mais de la grosse caisse sur les vitres et les vérandas. Les chenaux vomissent des litres d'eau et les routes ondulent. D'ordinaire, en été, un orage, ça ne fait que passer et que balayer la terre comme un pinceau de bourrasque ou tonner quelques minutes comme un coup de semonce, un avertissement sans frais sur ce que réserve l'automne.

Sur les Cévennes le même nuage déverse sa rage à coup de flashes zigzagants que suivent des déflagrations rythmées se propageant dans les vallées encaissées. Gange, Sumène, Saint Hippolite du Fort, Ales, Anduze, Uzes, la ceinture de bourgs qui bordent le pied Sud des Cévennes voit la même vague dévastatrice qui se déploie dans les lits du Gardon et du Vidourle. Sommières submergée annoncera la noyade, pour certains, sous deux mètres d'eau, des villages en aval, surpris par la rupture des digues.

Sous le pont de l'autoroute, à plus de dix mètres au-dessus de son niveau de l'été, le Vidourle déboule, s'étale impétueusement, charriant des troncs d'arbre, des carcasses de voiture, parfois des chevaux noyés. Les arches du pont romain presque entièrement recouvertes voient passer une crue de plus.

Dans sa chambre d'hôpital, Florence apprend le drame qui frappe son village et ses environs. Sa villa dans un lotissement ne sera pas épargnée, comme bien d'autres. Un mètre d'eau occupe son salon, lui révèle son mari, sans ménagement, au téléphone. Bizarrement ce

drame de plus qui la frappe ne paraît pas l'accabler. Une seule pensée l'obsède, qu'est devenu Max dans son abri de fortune, a-t-il pu échapper à temps au fleuve en furie.

Au retour de sa première hospitalisation, elle découvre dans son jardin les meubles du salon et de la cuisine.

Une bande sombre et humide surligne les murs de toutes les maisons du lotissement, indiquant le niveau de la crue. Imprudemment construites en bordure des cours d'eau, des allées symétriques de pavillons sans âmes nourrissent des rêves de bonheur. Acquise à coup d'heures supplémentaires et de crédits bancaires, cette félicité conformiste est à présent maculée de boue dans ses plus petits recoins. Pour l'essentiel, les autochtones du vieux village ont la mémoire des zones inondables. Là ils dressaient leurs vignes, pas leurs murs ; là des promoteurs avides et des élus véreux engrangent leurs profits.

Les semaines et les mois passent au rythme des pansements, puis du goutte à goutte des perfusions. Un flacon à l'envers échange une goutte de poison salvateur contre une bulle d'air ; la tubulure qui le prolonge ne fait qu'un avec l'aiguille qui s'insinue dans le cathéter enfoui sous la peau. Le corps est branché à une machinerie à guérir, le corps se doit de rester immobile, et la pensée se doit de rester optimiste, il paraît que ça aide. Le serment de Max est devenu son refuge et l'énergie qu'elle puise dans les moments difficiles. C'est sa machine à espoir, guérir pour le voir droit, rasé, et fier.

C'est une construction mystique presque puérile, proche des contes de fées où la vilaine bête se transforme en beau prince charmant. Elle a reçu deux beaux bouquets, sans carte de visite et s'imagine aussitôt qu'ils sont de Max.

Florence a subi une mastectomie ; c'est fou, ce que les termes médicaux aseptisent l'horreur. Le latin était sans doute plus poétique du temps de sa splendeur mystérieuse où il régnait en maître sur les hôtels et dans les amphithéâtres. Un cancer pour guérir doit bénéficier d'une chirurgie la plus large possible, c'est le dogme d'une logique implacable ; en son nom l'on peut amputer d'un

intestin, d'un poumon, d'un estomac ou d'une vessie et de plein d'autres viscères ou organes, parfois même d'un membre. L'on perd alors tout ou une partie d'une fonction pour guérir. Mais un sein amputé, ça prive de quoi ?

Imaginer la réponse c'est se donner un vertige, c'est plonger dans un abîme de symboles.

Pour la femme mutilée, vivre après ce cancer, c'est survivre dans une asymétrie blessante, qui touche l'image de son corps, pas seulement celle qui se reflète dans le miroir, mais celle qui se construit dans l'imaginaire des autres. Par bonheur, d'autres dogmes naissent en médecine, comme la reconstruction mammaire après mammectomie.

Les sentiments de Florence sont dans un terrain vague, où se mêle le déni de la mutilation, l'espoir de guérir, mais pas pour elle, pour Max.

C'est un sentiment étrange, hors du réel, décalé. Elle se réfugie dans une schizophrénie protectrice, mystique. Dans le miroir elle voit sa mère amputée du même sein. Allongée dans le lit, elle compte les gouttes de sa perfusion, comme elle comptait celles de sa meilleure amie qui n'a pu guérir d'une leucémie, il y a quelques mois.

Dans les yeux de son mari, elle ne voit que de la compassion et de l'impatience. Son père dépressif ne peut pas lui tenir la main dans les moments difficiles. Mais Max, dans ses rêves, prend l'image d'un ange dont seuls les yeux sont le reflet du réel ; le reste n'est qu'un phantasme de bonheur sur lequel elle s'accroche.

Convalescence

Janvier est là, Florence longe les rives du Vidourle, que des guirlandes de plastiques en tout genre ornent, accrochées aux branches parfois à quatre ou cinq mètres du sol. Ces sinistres garnitures déchiquetées sont les effets de la civilisation après la crue ; ailleurs, ce sont des entrelacs de branchages morts qui encombrent toutes les issues aux berges ; plus loin les vignes semblent entravées par des lacis de brindilles, de feuille et de détritus noués au pied des ceps. Le fleuve est pourtant serein et silencieux, à présent.

Un bandana cache la calvitie chimique de Florence, son teint blafard, sa silhouette allongée, maigre et nonchalante, trahit les semaines d'hôpital et les repas allégés. Elle se rend sous le pont autoroutier ; la terre y est lacérée par les remous du Vidourle furieux qui s'est enroulé autour des piliers, fouillant le sol jusqu'aux fondations de l'ouvrage. De loin en loin, elle entend le moteur rugissant des bulldozers qui refont les digues emportées. Plus bas près d'Ambrosum une équipe d'archéologue s'affaire sur un site révélé par la crue. Il y aurait des tombes mérovingiennes, contenant des squelettes richement parés. Tous les journaux vont en parler : un fabuleux trésor se cachait sur la commune de Villetelle, à deux pas de l'autoroute. Des tombes vieilles de mille deux cents ans, contenant des squelettes parés d'or et de pierres, s'alignent autour des fondations de ce qui fut une chapelle. De riches notables ou commerçants vivaient là, non loin de la via Domitia, qui restait

encore en ses temps près moyenâgeux le grand axe du Languedoc. Tout cela à quelques pas du refuge de Max.

Elle assiste à la mise à jour d'un os d'avant bras qu'un anneau en or massif scelle dans la terre. C'est un volumineux bracelet de plus d'un kilo de métal précieux. Elle espère un instant revoir la silhouette de Max parmi les chercheurs ; hélas... Le responsable de ces fouilles est autre que celui du site d'Ambrosum qui connaissait si bien Max ; elle lui demande s'il ne l'a pas revu.

— Non, mais ce dont je suis sûr, c'est que Max avait déjà repéré une tombe avant la crue. Il m'avait fait part de la découverte de quelques ossements durant l'été.

Selon l'enquête de gendarmerie, personne ne l'a croisé après les inondations, et il n'est plus allé toucher son RMI. Il est donc porté disparu.

Cette annonce lui crève le cœur, et la remet face à la réalité ; sa bouée de sauvetage, ce qui lui donnait l'envie de se battre n'est plus. Elle se sent, soudain, seule et abandonnée dans son combat ; l'abandon effectif de son mari se double d'un vide psychique. La projection vers l'avenir, leurs deux bonheurs qui devaient se croiser, tout cela est fini. C'est une belle histoire qui n'a jamais commencé ou plutôt qui s'achève sans avoir commencé. Le corps de Max gît, sans doute, sous deux mètres de limon, il fera peut-être le bonheur de quelques archéologues dans 2000 ans.

Pour sublimer ce nouveau malheur, elle s'intéresse à la vie du SDF, elle remonte pas à pas le chemin de sa destinée. Aiguillée par les gendarmes, elle rencontre quelques membres de sa famille.

Il est né à Nîmes en 1956, de père inconnu et d'une mère alcoolique. Il erre de foyer en familles d'accueil jusqu'à l'âge de seize ans, l'âge de sa première fugue. Il a dû faire mille métiers, histoire de garder un toit et un lit, mais rarement au même endroit. Quel fut le déterminant de son passage au statut d'asocial, de sans-abri, il y a cinq ans ?

La logique de sa vie : il n'a jamais eu de domicile fixe.

Seul un cousin d'un village voisin se souvient physiquement de lui, les autres en ont seulement entendu parler. C'est lui qui apprend

à Florence que Max, enfant, venait souvent en période de vacance scolaire, à Nages, une petite localité à l'est de Nîmes qui s'étale en fer à cheval aux pieds d'une colline. Il passait une partie des congés avec un « oncle » très érudit et grand découvreur de l'un des plus grands vestiges gaulois de la région : l'oppidum de Nage dominant le village et perdu au milieu des chênes Kermes. Ainsi passait-il de longues heures à gratter les cailloux avec ce vieil archéologue qui lui contait l'histoire fascinante de nos ancêtres. C'est, sans aucun doute, là, que Max a appris les secrets qui se cachent dans la garrigue. Son refuge final près du site d'Ambrosum n'était pas le fait du hasard.

Épilogue

Le printemps déploie ses fleurs sur les arbres fruitiers, déroule un tapis vert piqueté de taches blanches ou jaunes. Le ciel prend un bleu plus intense, balisé de petits cumulus blancs immaculés. L'air drape la terre de nappe chaude sous le soleil ou glaciale à l'ombre des ruelles ou des collines.

Sommières a pansé ses plaies, elle a repris goût à la fête. Sur la place millénaire bordée d'arches et de voûtes sombres, une foule étrangement parée de costume moyenâgeux déambule lentement. Il y a des jongleurs et des cracheurs de feu, des gardes portant hallebarde, des bêlements de chèvres, des grognements de cochons, des roulements de tambours, et le chant aigu d'une flûte qui s'écoule en écho dans les ruelles mystérieuses. Les pavés sont jonchés de paille, et des odeurs de fumier se mêlent aux effluves de grillades. Les enfants costumés courrent en désordre au milieu de la place et entre les tables où déjà de riches gentilshommes font ripaille et chantent. Des silhouettes fantomatiques et géantes perchées sur des échasses s'arrachent de la foule et caressent de leur robe blanche le crâne des passants.

Dans cette ville médiévale, une fois l'an, au printemps, les habitants se déguisent en bonnes gens du Moyen Âge pour une fête qui animera les boulevards, d'étal d'artisans et de parades costumées.

Florence ne s'est pas travestie, mais elle exhibe avec fierté des formes à nouveau plaisantes que moule un jean serré. Une chemise blanche largement déboutonnée laisse présager la présence de deux seins magnifiques et droits. Ses cheveux encore très courts lui

rajeunissent le visage dont le teint respire la santé. Elle arbore un sourire radieux, qui tranche avec la mine grise et renfrognée de Max son ex-mari à ses côtés. Ils sont attablés à la terrasse d'un café un peu à l'écart du centre du village, non loin des arènes. Une vaste esplanade ombragée de platanes centenaires s'étale devant eux, peuplée d'enfants guerroyant, de faux mendiants et de fausses princesses affublées de longues coiffes pointues que termine un voile bleu et vaporeux. Tout pourrait donner l'illusion de vivre quelques siècles en arrière, si ces maudits Nike et autres joggings, qui dépassent souvent des robes longues ou de la bure des moines, ne trahissaient notre troisième millénaire.

L'ex-couple n'est pas là pour une rencontre de réconciliation, ce serait plutôt un rendez-vous d'affaire et de mise au point, avant la vente de leur maison commune. Florence s'en fout, elle est loin de tout ça, elle écoute distante les explications de son ex. De toutes les manières, sa maison ne vaut plus rien. Construite en zone inondable, elle se vendra pour une bouchée de pain. Elle regarde autour d'elle tous les gens joyeux faire la fête, elle est heureuse de partager cette joie. Elle est sensible aux regards qu'elle suscite.

Florence est libre, heureuse, guérie et désirable.

Un cavalier à pied, avance lentement, son cheval le suit, docile, paré d'un drap blanc orné de la croix des croisés. La silhouette d'un chevalier se dessine peu à peu dans les rayons obliques du soleil qui s'insinue dans les trouées du feuillage des platanes. Il porte une tunique noire qui moule sa carrure athlétique. Après avoir attaché sa monture à un banc, l'homme venu d'un autre siècle s'attale en face d'elle. Il s'affale nonchalamment en croisant ses hauts-de-chausse. À son poignet brille un volumineux bracelet d'or que Florence croit identifier. Il a des cheveux très courts, une barbe de trois jours et des yeux soudain familiers qui l'observent. Les lèvres de Florence bougent à peine pour murmurer un mot magique qui fait bondir son cœur :

— Max ?

Il lui répond en souriant :

— Chiche ?!

FIN

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres œuvres dans notre catalogue
« Littérature sentimentale »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>